

AbÃ®me L'Homme

Je suis l'esprit, vivant au sein des choses mortes.
Je sais forger les clefs quand on ferme les portes ;
Je fais vers le dÃ©sert reculer le lion ;
Je m'appelle Bacchus, NoÃ©, Deucalion ;
Je m'appelle Shakespeare, Annibal, CÃ©sar, Dante ;
Je suis le conquÃ©rant ; je tiens l'Ã©pÃ©e ardente,
Et j'entre, Ã©pouvantant l'ombre que je poursuis,
Dans toutes les terreurs et dans toutes les nuits.
Je suis Platon, je vois ; je suis Newton, je trouve.
Du hibou je fais naÃ®tre AthÃ¨nes, et de la louve
Rome ; et l'aigle m'a dit : Toi, marche le premier !
J'ai Christ dans mon sÃ©pulcre et Job sur mon fumier.
Je vis ! dans mes deux mains je porte en Ã©quilibre
L'Ã¢me et la chair ; je suis l'homme, enfin maÃ®tre et libre !
Je suis l'antique Adam ! j'aime, je sais, je sens ;
J'ai pris l'arbre de vie entre mes poings puissants ;
Joyeux, je le secoue au-dessus de ma tÃªte,
Et, comme si j'Ã©tais le vent de la tempÃªte,
J'agite ses rameaux d'oranges d'or chargÃ©s,
Et je crie : " Accourez, peuples ! prenez, mangez ! "
Et je fais sur leurs fronts tomber toutes les pommes ;
Car, science, pour moi, pour mes fils, pour les hommes,
Ta sÃ¨ve Ã flots descend des cieus pleins de bontÃ©,
Car la Vie est ton fruit, racine ÃternitÃ© !
Et tout germe, et tout croÃ®t, et, fournaise agrandie,
Comme en une forÃªt court le rouge incendie,
Le beau ProgrÃ¨s vermeil, l'oeil sur l'azur fixÃ©,
Marche, et tout en marchant dÃ©vore le passÃ©.
Je veux, tout obÃ©it, la matiÃ¨re inflexible
CÃ©de ; je suis Ã©gal presque au grand Invisible ;
Coteaux, je fais le vin comme lui fait le miel ;
Je lâche comme lui des globes dans le ciel.
Je me fais un palais de ce qui fut ma geÃªle ;

J'attache un fil vivant d'un pôle à l'autre pôle ;
Je fais voler l'esprit sur l'aile de l'éclair ;
Je tends l'arc de Nemrod, le divin arc de fer,
Et la flèche qui siffle et la flèche qui vole,
Et que j'envoie au bout du monde, est ma parole.
Je fais causer le Rhin, le Gange et l'Orégon
Comme trois voyageurs dans le même wagon.
La distance n'est plus. Du vieux géant Espace
J'ai fait un nain. Je vais, et, devant mon audace,
Les noirs titans jaloux lèvent leur front flétri ;
Prométhée, au Caucase enchaîné, pousse un cri,
Tout étonné de voir Franklin voler la foudre ;
Fulton, qu'un Jupiter eût mis jadis en poudre,
Monte Léviathan et traverse la mer ;
Galvani, calme, étreint la mort au rire amer ;
Volta prend dans ses mains le glaive de l'archange
Et le dissout ; le monde à ma voix tremble et change ;
Caïn meurt, l'avenir ressemble au jeune Abel ;
Je reconquiers Éden et j'achève Babel.
Rien sans moi. La nature ébauche ; je termine.
Terre, je suis ton roi.

Victor Hugo